

costume plus que modeste, pour ne pas attirer l'attention, ne s'aventurait jamais la nuit sur la grande route, logeait dans les auberges où il n'était pas connu, et choisissait de préférence les chemins les moins fréquentés.

Déjà il avait franchi sans accident fâcheux la frontière de la Hongrie, lorsque, le soir du troisième jour, il s'arrêta à la porte d'une petite auberge du village de Kis-Ber, situé dans le Bakonger-Wald. Après avoir conduit son cheval à l'écurie et s'être assuré qu'il ne manquait de rien, il revint s'asseoir à la table où ses nouveaux hôtes commençaient leur repas du soir. L'aubergiste était un vieillard de soixante ans environ : son large front, légèrement ridé ; ses beaux yeux bleus encore brillants d'un éclat juvénile ; sa barbe blanche, qui retombait en boucles soyeuses jusque sur sa poitrine ; l'expression calme et douce de physionomie, lui donnaient l'aspect d'un de ces vénérables patriarches dont parle l'Écriture. Sa femme, moins âgée que lui de quelques années, n'avait rien de remarquable que l'air de bonté répandu sur tous ses traits ; elle paraissait vivement inquiète de l'absence de son fils aîné qu'elle attendait avec une anxiété visible depuis quelques heures, et plus d'une fois, pendant le souper, elle adressa à son fils cadet, jeune garçon de vingt ans, à la taille athlétique et à la figure souriante, assis à ses côtés, des questions auxquelles celui-ci ne sut pas ou ne voulut pas répondre.

Le repas du soir terminé, l'aubergiste alluma une chandelle et, suivi de son fils, il conduisit lui-même l'étranger à la chambre qui lui était destinée, puis il se retira en lui souhaitant une bonne nuit. Cette pièce, située au premier étage d'un corps-de-logis séparé par une cour du bâtiment principal, n'avait qu'une seule fenêtre donnant sur un jardin. Dix heures venaient de sonner. Le plus grand calme régnait tout autour de cette petite maison, plus propre que ne le sont d'ordinaire les auberges hongroises et qui paraissait tenue par une famille parfaitement honorable. Zichy respira quelques minutes l'air frais et pur du soir, ferma sa fenêtre et sa porte, si bien qu'il n'eût pas la moindre inquiétude ; ensuite s'étant déshabillé, il plaça, selon son habitude, sa bourse et son portefeuille sous le traversin de son lit, s'agenouilla pour remercier le Tout-Puissant de sa protection, étoignit sa chandelle et se mit au lit en songeant au bonheur qu'il aurait le surlendemain de revoir et d'embrasser sa femme et ses jeunes enfants.

Il dormait à peine depuis deux heures, lorsqu'il fut réveillé tout à coup par un bruit étrange. Tournant aussitôt la tête du côté d'où provenait ce bruit, il reconnut, malgré l'obscurité de la nuit, qu'un bras vigoureux venait de casser un des carreaux de la fenêtre et cherchait à lever l'espagnolette. Il crut en même temps entendre un bruit de voix confus au bas de la fenêtre dans le jardin. Le malheureux maquignon, réveillé en sursaut et encore à moitié endormi, ne songea ni à se défendre, ni à fuir, ni à appeler du secours. Il se blottit machinalement sous son lit de manière à voir sans être vu tout ce qui allait se passer.

La fenêtre était ouverte, et l'individu qui avait cassé le carreau et levé l'espagnolette faisait les plus grands efforts pour s'introduire dans la chambre. Soit que l'échelle dont il s'était servi eût été brisée par son poids, soit qu'elle fût trop courte, il avait perdu la position qu'il occupait d'abord, et tandis que ses pieds cherchaient vainement un point d'appui contre le mur, sa tête et ses mains dépassaient seules maintenant le bord intérieur de la fenêtre. Zichy eut un instant la pensée de se lever, de précipiter cet individu dans le jardin, de fermer la fenêtre et d'appeler au secours ; mais au moment même où il s'apprêtait à sortir de sa cachette, le voleur ou l'assassin, car Zichy lui supposait les plus criminelles intentions, parvint à retrouver le point d'appui qu'il cherchait, et, quelques secondes après, il était debout sur les deux jambes au milieu de la chambre. Son premier mouvement fut de se diriger vers le lit... Comme la nuit était très-sombre, il s'avancait à tâtons, mais en jurant et en marchant sans précaution. Evidemment cet homme était ivre. Ses compagnons qui l'attendaient dans le jardin, et qui après avoir chuchoté quelque temps à voix basse se taisaient alors, avaient eu le soin de le faire boire plus que de coutume pour troubler sa raison et lui donner le courage de commettre son crime. Le pauvre maquignon, blotti dans sa cachette où il n'osait ni crier ni bouger, recommandait déjà son âme à Dieu : à son grand étonnement, l'ivrogne, parvenu enfin au lit qu'il cherchait, ôta ses habits, les déposa sur une chaise, se coucha et ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

Une demi-heure s'écoula ainsi. Bien qu'il ne comprit absolument rien à la scène dont il venait d'être témoin, Zichy commençait à revenir de sa frayeur. Il avait beau prêter l'oreille, il n'entendait plus aucun bruit de voix ou de pas, ni dans la maison ni dans le jardin, et cet homme qu'il avait pris pour un assassin ou tout au moins, pour un voleur, ronflait si naturellement et si bruyamment, que, selon toute probabilité, son sommeil devait durer au moins jusqu'au jour. Il se décida donc à se lever, à aller réveiller ses hôtes pour leur demander un autre lit. Mais tout à coup une clé tourna dans la serrure, la porte de sa chambre s'ouvrit sans bruit, et deux hommes, qui marchaient pieds-nus, se montrèrent sur le seuil. Zichy, effrayé de cette nouvelle apparition, reconnut l'aubergiste et son fils. Ils ont entendu du bruit, se dit-il à lui-même ; et ils viennent savoir si je ne suis pas indisposé. Toutefois, un pressentiment secret le retient immobile à sa place. Les nouveaux venus se parlaient à voix basse ; il écoute.

— Laisse ta lanterne à la porte, dit le père à son fils ; la lumière pourrait le réveiller. D'ailleurs, il vaut mieux que nous ne voyions pas sa figure.

Un frisson glacial parcourut tous les membres du malheureux maquignon.

— Nō craignez rien, père, répondit le jeune homme ; qu'importe qu'il se

réveille ou non ? Ne sommes-nous pas deux contre un ? Il dort si profondément... écoutez comme il ronfle...

Si l'ivrogne eût un sommeil moins bruyant, on eût pu entendre, dans le silence de cette nuit d'automne, le cœur de Zichy battre contre sa main, qui tentait vainement de calmer ses mouvements désordonnés.

— Fais ce que je t'ordonne, répliqua le vieillard d'un ton sec. Veux-tu qu'il s'éveille et appelle nos voisins à son secours ?

Le fils obéit, et les deux assassins s'avancèrent sur la pointe des pieds vers le lit. — Je touche ses cheveux, dit le jeune homme. — Laisse-moi faire, répondit le vieillard ; leve et ôte ta main, que je ne te blesse pas.

Zichy entendit alors le vieillard lever et abaisser violemment un de ses bras, puis à un profond soupir succéda tout à coup un mouvement subit et violent.

Presque au même instant, le père et le fils pesèrent avec une telle force sur le lit qu'ils faillirent faire éclater les morceaux de bois qui lui servaient de sangle et écraser le malheureux maquignon. Les soupirs devinrent de plus en plus rares et étouffés, et bientôt tout mouvement cessa. Zichy, plus mort que vif, sentit alors un sang chaud couler goutte à goutte sur sa poitrine.

Les deux hommes s'étaient relevés et prélaient l'oreille. On n'entendit aucun bruit ni dans la chambre ni au dehors. Zichy n'osait plus respirer.

— C'est fini, dit le vieillard ; je lui ai bien fait son affaire. Prends l'argent sous le traversin, à gauche ; je le lui ai vu mettre.

— Je le tiens, répondit le jeune homme : une bourse et un portefeuille.

— Allons compter cet argept, répliqua le vieillard d'une voix animée, et creuser sa fosse dans l'écurie.

Les deux assassins sortirent, fermèrent la porte à clé, traversèrent la cour et rentrèrent dans le corps-de-logis principal.

Le danger de sa situation rendit à Zichy son sang-froid et son courage habituels. Sortir de sa retraite, essayer le sang qui le couvrait, s'habiller à la hâte, s'élançer à la fenêtre, de la fenêtre sur l'échelle, de l'échelle dans le jardin, franchir le mur de clôture et courir à l'autre extrémité du village, réveiller les habitans, fut pour lui l'affaire d'un moment. Une heure après il revenait à la tête d'une vingtaine d'hommes armés de fourches et de bâtons et porteurs de torches, frapper à la porte de l'auberge.

— Qui frappe à cette heure ? demanda l'aubergiste. — Au nom de la loi, ouvrez, répondit le bourgmestre, qui venait procéder lui-même à l'arrestation des coupables.

Toute résistance était impossible. Il fallait obéir. La porte s'ouvrit lentement, et le bourgmestre entra dans l'auberge, suivi seulement de cinq ou six personnes. Zichy et les autres habitans restèrent en dehors.

— Pourquoi êtes-vous levés à une pareille heure de la nuit ? demanda le bourgmestre au vieillard.

L'aubergiste ne parut nullement embarrassé ; sa figure ne trahissait aucune émotion.

— Nous attendons mon fils aîné qui n'est pas encore rentré, répondit-il d'une voix parfaitement calme.

— Où donc est-il allé ? dit le bourgmestre.

— A la fête d'un village voisin, répliqua le jeune homme, qui semblait inquiet et agité.

Mais cette inquiétude et cette agitation n'étaient-elles pas naturelles ? Le bourgmestre commençait à concevoir des doutes sur la sincérité des déclarations de l'étranger. Il continua cependant son interrogatoire.

— Un homme à cheval ne s'est-il pas arrêté hier à la porte de cette auberge ? — Oui, monsieur, à la chute du jour. — Ne vous a-t-il pas demandé l'hospitalité pour la nuit ? — Non, monsieur, après avoir soupé avec nous, il est reparti presque immédiatement, car il était, disait-il, pressé d'arriver. — Jamais je ne l'avais vu avant ce soir. — Cet homme est accusé d'avoir commis un assassinat sur la personne d'un voyageur. Pourriez-vous le reconnaître si vous le voyiez ? demanda alors le bourgmestre. — Parfaitement, répondit l'aubergiste.

— Faites entrer le prisonnier, ordonna le bourgmestre.

A ce mot d'ordre convenu entre eux, Zichy s'avança d'un pas ferme jusqu'au milieu de la chambre, où avait lieu cet interrogatoire. Mais à peine avait-il franchi le seuil de la porte, que l'aubergiste et son fils tombèrent à genoux devant lui, en cachant leur figure dans leurs mains et en poussant des cris inarticulés.

— Vous ne connaissez donc ? leur dit Zichy, d'une voix retentissante.

Il est plus facile de concevoir que de décrire une pareille scène. La figure couverte d'une pâleur mortelle, les cheveux en désordre, les yeux hagards, ses vêtements encore tachés de sang, le maquignon se tenait debout et immobile devant les deux assassins, qui, prosternés à ses pieds, le prenaient pour un revenant et n'osaient point lever les yeux sur lui. Cependant le vieillard ne tarda pas à se convaincre que Zichy était réellement vivant et n'avait reçu aucune blessure.

— Oui, je vous reconnais, dit-il d'une voix forte, quoique ému ; que voulez-vous de moi ?

— Suivez-moi, répondit Zichy, et vous allez l'apprendre ; mais, d'abord, monsieur le bourgmestre, assurez-vous de ces deux hommes.

Sur l'ordre du bourgmestre, les paysans garrottèrent l'aubergiste, et son fils, et, traversant la cour, ils les conduisirent dans la chambre où s'étaient passés une heure auparavant les faits que nous venons de raconter. Mais quel ne fut pas l'étonnement du maquignon en entrant ? Tout était propre et rangé